

Traduction de la biographie de Gunter Sachs « Mein Leben »

« Maintenant, nous étions seuls assis sur le mur du vieux port comme des milliers d'autres avant nous et après nous. La lune nous suivait avec affection ».

« Je ne veux pas rentrer à la maison » dit-elle. « Chez moi il y a trop de monde » et dans la même seconde nous eûmes la même idée.

Nous étions assis devant le vieil hôtel dans lequel à l'époque de l'éveil de Saint Tropez nous avons tous une fois habité. Elle avec Vadim et moi avec Anne-Marie, sans nous connaître.

Nous avons sonné et nous étions certains que Madame ou Monsieur Barbier nous ouvrirait.

C'était Madame Barbier et ce fut pour elle presque une surprise de trop.

« Mais ma petite Brigitte et Monsieur Günter mais quelle surprise... » et elle prit Brigitte dans ses bras et moi ensuite. Son geste affectueux nous envahit, debout dans la nuit comme autrefois dans le vieux Saint Tropez.

« La vieille dame » nous donna la clé de la chambre « attention à la première marche », « Bonne nuit ». Elle se tourna à nouveau. « Et si les journalistes viennent ? » Les vieux habitants de Saint Tropez ont toujours voulu protéger leur BB de la Presse. « Ils ne savent rien et nous partirons tôt dans la matinée » dit Brigitte. « Bonne nuit ».

Nous avons grimpé les raides escaliers dont les marches venaient d'être recouvertes d'une nouvelle moquette, et dans le silence on entendait seulement les battements de nos cœurs. L'ouverture de la porte fut un problème. A tour de rôle, nous essayâmes de tourner la clé, mais elle ne fonctionna pas. On dut rire.

Debout devant une porte à la Ponche, sans pouvoir entrer. Un tableau pour un caricaturiste.

Avant de devoir réveiller Madame Barbier une fois de plus, j'essayais une nouvelle fois et la serrure nous prit en pitié. On n'alluma pas, mais on ouvrit les volets pour regarder en contre bas le vieux port qui ne m'a jamais paru aussi romantique que durant cette nuit là.

« Tu sais, c'est vraiment romantique » dit-elle. Nous nous sommes embrassés et nous nous sommes gentiment laissé tomber sur le lit.

Durant cette nuit, il n'y eut entre nous que le désir. Le désir de se fondre l'un dans l'autre de ne devenir qu'un. C'est ainsi que je ressentais les choses et elle aussi. C'est un miracle qui arrive aux gens amoureux. Deux deviennent un. Aussi longtemps que le marchand de drogue le permet.

La lumière inonda la chambre à travers la porte fenêtre ouverte et me réveilla. J'étudiai son visage que je connaissais des écrans géants. Cela me toucha de voir son petit nez au dessus de la bouche sensuelle qui dans le sommeil profond, prenait son rôle au sérieux. Comme un chat, je griffai le drap et elle ouvrit immédiatement les yeux. Elle tendit les bras vers le plafond et chassa le sommeil de ses yeux.

... A la réception, nous laissâmes un mot de remerciement pour Madame Barbier, pour ensuite aller à la rencontre du plus beau matin dans les rues de Saint Tropez. Ce n'était pas loin de la maison de maman. Sa mini-moke blanche que la France entière connaissait l'attendait devant la maison.



« DE SAINT-GERMAIN DES PRES A SAINT TROPEZ »

Juliette Gréco

Le club Saint-Germain des Prés demeure.

Boris Vian, avec qui j'avais noué une amitié profonde, un jour m'a parlé d'un petit port de pêches merveilleux à ses yeux qui se trouvait dans le midi, à Saint-Tropez. Il y avait une minuscule maison. J'allais le rejoindre dans les années 1945-1946. La découverte fut magique, l'endroit était pratiquement inconnu.

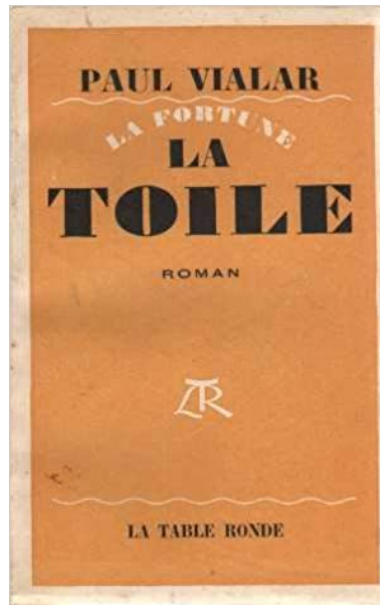
Colette y avait une maison. Quelques peintres amoureux de lumière aussi **////** sans bruit.

« Les cheveux défaits, insolente de beauté, nous avons rapidement reconstitué Saint-Germain sous le soleil : Lieu de rencontre, La Ponche, où Françoise Sagan a écrit dans le désordre, Bardot la plus belle entre les belles, Deneuve, la divine, etc....

Nous sortions de nuits noires et blanches de Saint-Germain **////** heureux, épuisés.

Juliette Gréco raconte De Saint-Germain de Prés à Saint-Tropez.

Photographies Georges Dudognon



Paul Vialar : « La Toile » Roman 1951

« C'était un petit caboulot tout simple où venaient peu « d'étrangers ». Peut-être un jour serait-il à la mode, quelque peintre ou quelque écrivain assurerait-t-il son lancement... Il y avait un véritable zinc, un percolateur et derrière Armando qui le tenait, aidé par sa ravissante femme au regard d'eau claire, fille d'une des dynasties de pêcheurs les mieux établies du village et dont le chef, le père Quindici, faisait autorité, on voyait s'étager la gamme de bouteilles. Elles étaient là pour la montre car, en dehors des « tomates », des anis, des marcs du cru et des « rosés », ceux qui fréquentaient là, tous du même métier et des mêmes goûts bien arrêtés, ne commandaient guère autre chose . »